

CHAPITRE 1 - Un jour de chance



Sadako était née pour courir. Sa maman aimait dire que Sadako savait courir avant de marcher...

Ce matin d'août 1954 au Japon, Sadako est à peine habillée qu'elle sort déjà dans la rue en courant. Le soleil levant fait miroiter des reflets

cuivrés dans sa chevelure noire. Aucun nuage ne vient assombrir le ciel bleu. « C'est bon signe », se dit Sadako qui ne cesse de guetter le moindre présage.

De retour à la maison, elle trouve sa soeur et ses deux frères encore endormis sur leurs petits matelas. Elle donne quelques coups à Masahiro, son grand frère.

– Debout, fainéant, c'est le jour de la Paix ! Masahiro grogne, bâille.



Comme tous les garçons de quatorze ans, il aimerait faire la grasse matinée ; mais son estomac crie déjà famine. Et justement, une bonne odeur de soupe miso vient lui chatouiller les narines. Masahiro se lève, aussitôt suivi de Mitsue et Eiji.

Sadako aide Eiji à s'habiller. Il a six ans, mais il lui arrive encore de perdre une chaussette ou son maillot de corps. Puis Sadako plie les matelas. Sa soeur, Mitsue, âgée de neuf ans,

l'aide à les ranger dans le placard.

Sadako surgit tel un tourbillon dans la cuisine.

– Maman, s'écrie-t-elle, je suis tellement impatiente d'aller au carnaval ! On ne pourrait pas prendre le petit déjeuner plus vite ?

La maman de Sadako est en train de couper avec soin des radis marinés, pour les servir avec le riz et la soupe. Elle lui lance un regard sévère.

– Tu as onze ans, ma fille, et à ton âge tu ne devrais plus appeler « carnaval » ce jour de recueillement, la gronde-t-elle. Tous les ans, le 6 août, nous commémorons le souvenir de ceux qui sont morts quand la bombe atomique a été larguée sur notre ville.

Monsieur Sasaki entre par la porte de derrière.

– Exact. Tu dois te montrer respectueuse, Sadako chan. Ta grand-

mère a été tuée en ce jour funeste.

– Mais j'ai du respect pour Oba chan, proteste Sadako. Je prie pour elle tous les matins. Je suis simplement si heureuse aujourd'hui...

– À ce propos, il est grand temps de faire nos prières, l'interrompt son père.

La famille Sasaki se regroupe autour du petit autel. Le portrait d'Oba chan est là, sur l'étagère, dans son cadre doré. Sadako lève les yeux au plafond et se demande si l'esprit de sa grand-mère flotte quelque part au-dessus de l'autel.

– Sadako-chan ! l'interpelle monsieur Sasaki.

La fillette baisse immédiatement la tête. Elle gigote sur place et tortille les doigts de pied pendant que monsieur Sasaki prie à voix haute. Il demande que l'esprit de leurs ancêtres soit heureux et en paix. Il dit merci pour son salon de coiffure et ses beaux enfants. Il prie pour que la leucémie, appelée « maladie de la bombe », n'affecte pas sa famille.



Beaucoup de Japonais meurent encore de cette maladie, même si la bombe a été larguée neuf ans plus tôt. L'atmosphère s'est alors remplie de radiations, et les gens ont été comme empoisonnés, pour le restant de leur vie.

Au petit déjeuner, Sadako engloutit sa soupe et son riz. Masahiro parle de filles qui mangent comme des dragons affamés, mais Sadako n'entend pas ses taquineries : elle repense à l'année dernière. Elle avait adoré les bains de foule, la musique, les feux d'artifice. D'ailleurs, elle a encore le goût de la barbe à papa à la bouche.

Sadako a fini de déjeuner la première et manque de renverser la table en se levant. Elle est grande pour son âge et ses longues jambes sont toujours en travers de son chemin.

– Allez, Mitsue chan, viens m'aider à laver la vaisselle... Comme ça, on partira plus vite ! Une fois la cuisine nettoyée et rangée, Sadako noue des rubans rouges au bout de ses tresses et trépigne près de la porte.

– Sadako chan, lui explique gentiment sa maman, nous ne partons pas avant sept heures et demie. Assieds-toi et attends donc tranquillement que nous soyons tous prêts.



Sadako se laisse lourdement tomber sur le tatami. Ses parents ne seront donc jamais pressés ! Soudain, une araignée toute velue traverse la pièce. Voilà qui est bon signe. Sadako est à présent certaine que la journée va être fantastique. Elle recueille l'araignée dans la paume de sa main et la relâche dehors avec précaution.

– N'importe quoi, dit Masahiro, les araignées n'ont jamais porté bonheur !

– Nous verrons bien... ! lui répond gaiement Sadako.